
De la Correspondance au Roman

Hélène GIMOND

Qui d'entre nous n'a pas ressenti d'émotion en tenant entre ses mains un vieux papier de famille ? Ne serait-ce que les minutes d'un procès, un document notarié, acte de vente ou contrat de mariage avec le montant de la dot...

Devant le papier jauni et impeccablement calligraphié, nous nous interrogeons avec une curiosité d'autant plus grande, lorsque ces personnages font partie de la famille :

Nous apprenons ainsi avec intérêt que Louis-Cerice, procédurier s'il en fut et négociant en soie de profession, gagna à la cour de Nîmes en mars 1841 contre son débiteur de Saint-Barthélémy-le-Meil et récupéra ses créances sous la forme d'un petit moulinage où il installa un de ses fils. On imagine facilement le dépaysement de ce jeune homme arrivant dans un village éloigné de son pays natal dans de telles conditions. Pourtant quelques années plus tard, en 1859, nous constatons avec surprise qu'il devint maire de la petite agglomération de 624 habitants. L'adaptation était en définitive réussie.

Le même Louis-Cerice était encore en procès avec son beau-frère puis ses neveux, quarante ans après la mort de ses beaux-parents dont l'héritage était contesté.

Le petit-fils de celui-ci, Louis, dû restituer la dot de sa femme à sa belle-famille, son épouse étant décédée sans postérité l'année même de leur union.

Enfin nous découvrons que lors de son mariage en 1867, Sophie dans une autre famille du village, apportait en dot à son mari Hippolyte - un peu au-dessus de sa condition - quelques piécettes d'or, péniblement économisées sur le ménage, pour le prestige. Une armoire, une table de chevet, un lit fabriqué par le menuisier du village et sa parure, couverture matelassée, draps et oreillers brodés.

Que de jours en gardant les chèvres, que de veillées la jeune fille a passé à ourler à la lueur du *chalel*, à broder ce précieux trousseau qui constituait un premier passeport dans sa nouvelle famille.

L'union fut longue et se déroula sans faits tragiques mis à part les décès de deux enfants en bas âge, mais à l'époque la mortalité infantile restait dans la normalité.

Drames, larmes, cupidité, mensonges, moments de fête, les papiers de famille précieusement conservés dans une malle ou éparpillés aux quatre coins de la maison, nous offrent une véritable étude de sociologie d'une époque, bonheur de l'écrivain.

Il n'est pas toujours nécessaire de posséder une photo ou un tableau pour connaître le personnage et si par bonheur nous parvenons à mettre un visage sur celui-ci nous sommes confondus de constater à quel point il ressemble aux documents le concernant : Louis, front têtu, lèvres serrées, regard perçant et dépourvu de la moindre aménité. Sophie par contre nous offre un visage bienveillant et des yeux pleins de bonté.

Nos premières impressions sont confirmées.

Les collectionneurs de cartes postales qui ont eu la chance d'acquérir chez un brocanteur un album correspondant à une époque donnée sont émerveillés de parvenir à reconstituer une famille, ses liens, parents et enfants bien sûr, mais aussi oncles et tantes, neveux et filleuls, son histoire, deuils et fêtes et même le temps ce qui nous apprend qu'avant le réchauffement de la planète les caprices du ciel étaient déjà nombreux.

Mais rien ne demeure plus émouvant que la découverte des courriers de guerre. Particulièrement celle de 1914-1918 où le courrier abonde.

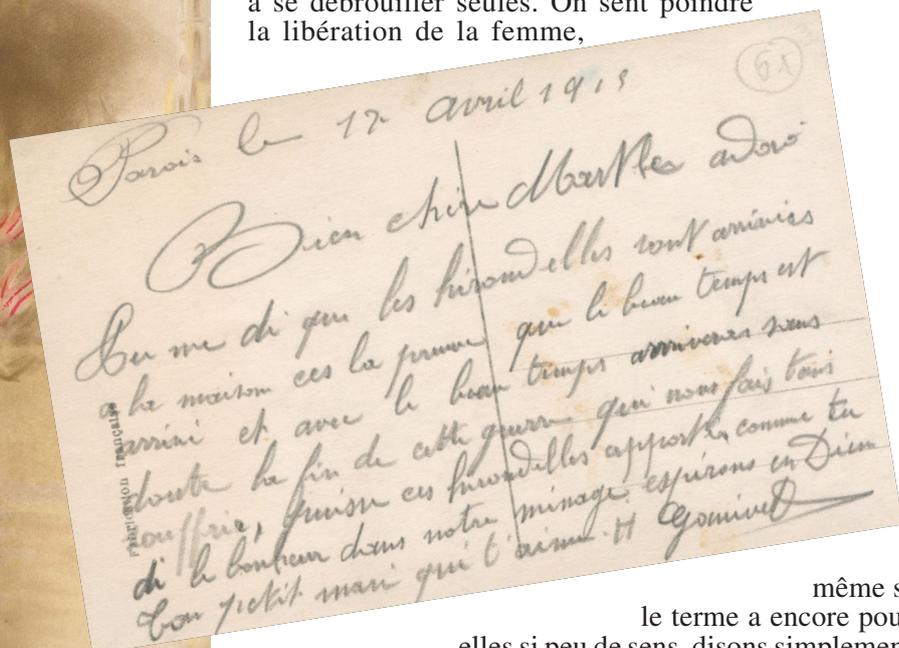
Pendant quatre longues années, les Poilus nous ont adressé des milliers de lettres écrites à la plume et parfois au crayon, à la lueur d'une bougie dans le dénuement des tranchées.

Que nous serions pauvres sans ces témoignages spontanés ! Sans ce précieux courrier nous nous trouverions des orphelins de l'Histoire, ignorant à tout jamais le rôle de nos aïeux, surprenants dans le destin de notre pays, héros méconnus et jamais mentionnés.

Vieilles lettres jaunies, cartes postales au charme naïf d'un patriotisme lyrique et parfois outrancier, demeurent un pan irremplaçable de notre patrimoine commun.



connaître encore exactement les besoins de leur famille et les épouses de leur côté ont appris, et certaines fort bien, à se débrouiller seules. On sent poindre la libération de la femme,



Grâce soit rendue à ce courrier qui nous permet de rentrer dans les détails les plus humbles de la vie de nos grands-parents. Prenant encore pour exemple la guerre de 1914, nous assistons aux travaux des champs sans les hommes, nous les attendons pour les vendanges, nous profitons des conseils prodigués par les époux. Aucun ne se laisse aller au découragement en se désintéressant de la vie de la ferme ou de l'entreprise :

“N’oublie pas de mécher les tonneaux” demande le père René avant les vendanges.

“Semez du blé, à la place de l’orge” dans telle parcelle, recommande-t-il.

Et les femmes de répondre aussitôt (heureusement de nombreux soldats ont conservé le courrier de leur épouse ou de leur mère pour notre grande satisfaction). Elles sont heureuses et fières quand elles peuvent assurer leur soldat de la bonne santé de chacun des membres de la famille ; le moindre rhume est décrit en détail. Et quel contentement de pouvoir annoncer à leur époux, les premiers pas du bambin, la bonne marche de la propriété : “Les magnaou ont réussi et grâce à tes instructions les vignes ont été sulfatées au bon moment”.

Cependant, avec le temps, les hommes s’abstiennent de conseils. Ils sont partis depuis trop longtemps pour

même si

le terme a encore pour

elles si peu de sens, disons simplement

qu’elles prennent de l’assurance vis-à-vis de leurs époux.

Ce qui n’exclut pas leur inquiétude pour ceux-ci. Loin de là. Au fur et à mesure que l’on s’enfonce dans l’horreur de cette guerre, les soldats ont moins de retenue pour raconter les batailles perdues, la boue, les tranchées, les rats et tant de pertes parmi leurs rangs pour un morceau de forêt ou de colline repris aux “boches”. On entend leur douleur à travers les lignes et les cris de découragement. Un tel ne se souvient plus “qu’il existe des lieux sans le bruit du canon”. Un autre, qui devait disparaître à la fin de l’année 1916 - le courrier s’arrête brutalement à cette date - dit à sa famille dans sa dernière lettre : “Si je dois mourir, il eut été préférable que ce soit au début de la guerre, au moins je n’aurais pas connu tant de souffrance et d’horreur”. Et celui-ci enfin dans une compagnie encerclée par l’ennemi, écrivant sous les bombes sa dernière missive comme un testament et la suivante en toute hâte pour leur dire : “En définitive, j’en ai réchappé !”. A leur tour les femmes prennent rapidement la plume afin de leur insuffler l’énergie qui défaille et leur permettre d’espérer. Beaucoup de respect et de tendresse dans cette correspondance qu’ils n’auraient peut-être jamais osé exprimer de vive voix. Ils découvrent aussi des deux côtés la douceur du quotidien perdu. Que de romans d’amour et de mort de telles lettres ont suggéré !

La correspondance est un point de repaire, un départ, une manne pour tout auteur. Penché dans ses lectures le cœur et l’esprit totalement concentrés par la période explorée, l’écrivain ne sait plus lui-même dans quelle période, décennie ou siècle il se situe. Et les blancs de l’Histoire s’imposent à son esprit comme la seule réalité possible. Absorbé, imprégné de ses personnages, il ne vit plus que leurs passions, leurs amours ou leurs regrets. Il est eux.

Une fois ses conditions réunies il parvient sans trop de difficultés à entraîner les lecteurs dans son sillage.

Sources

Archives familiales Gimond et Cardinal de Vogüé ; famille René Cardinal, et son épouse Louise, de Vogüé ; famille Robert de Valvignères.

Le Journal de guerre d’Arthur Haulotte, engagé volontaire à 17 ans.

Les carnets de Maurice Gimond.

Les cartes postales d’Henri Ganivet.